

Les noms d'établissements divers sont donnés à titre purement indicatif de par des situations pratiques et ne donnent lieu à aucunes publicités.

Certains services sous la coupole du ministère de l'intérieur ont des bureaux en plusieurs endroits et j'assume la pleine responsabilité des erreurs éventuelles de par le nombre de directions, de sous-directions, départements et inspections.

Je remercie, Gilles Braun en collaboration avec Frédéric Debove d'avoir écrit le livre 'Parlez-vous KEUF ?', ainsi que Wikipédia pour les informations trouvées sur les services du ministère de l'intérieur.

Des noms intentionnellement modifiés se rapportent à des personnages politiques, donc publics de par l'actualité nationale et mondiale. Nul ne pourrait me reprocher d'exprimer des pensées personnelles sur ceux-ci et sur des situations ou faits qui remettraient en cause la liberté d'écrire le réel comme le fictif. Ces écrits n'engagent que moi et ne sont pas voués à influencer qui que ce soit.

1.

Mardi 3 juillet. Paris, rue Clisson, 18 h 55.

La lumière était moins vive quand il émergea de cette perte de connaissance. Son crâne lui faisait atrocement mal. Antony se toucha le côté de la tête, sentit du sang coagulé et regarda ses doigts. Réussissant à se redresser un peu, il s'appuya au mur pour reprendre ses esprits.

« *Oh putain ma tête... Que s'est-il donc passé ? Où est Kirsti ?* »

C'est quand il parvint à se lever qu'il la vit étendue de tout son long face à la baie. Le sol était parsemé de morceaux de verre. Les longs cheveux blonds recouvraient son visage. Il se précipita maladroitement et s'agenouilla pour la sortir de l'état de choc que l'explosion du verre avait causé. Il écarta les mèches et vit le trou au beau milieu du front. Il n'eut pas besoin de regarder l'arrière du crâne pour savoir qu'il était en compote. Kirsti n'avait pas perdu connaissance, elle avait été assassinée.

— Kiimamaa, espèce de salaud, je te tuerai ! Gueula-t-il pour expulser sa rage.

Il ne voyait pas qui d'autre pouvait se séparer de cette façon de la femme qu'il avait aimée mais qui ne lui aurait apporté que d'autres ennuis en divulguant ce qu'elle savait de lui. C'était donc bien d'elle

dont il avait parlé plusieurs fois. Antony resta ainsi en pleurant à chaudes larmes.

De nombreuses minutes passèrent avant qu'il puisse sortir de cette prostration. Que pouvait-il faire maintenant ? Qui dit crime, dit la Crim', avait dit Costa. Il alla à la cuisine, s'essuya machinalement les mains avec un torchon et attrapa son téléphone. Il vit qu'il y avait un message en attente d'être lu mais n'en tint pas compte, cela pouvait attendre. Il appuya sur le nom du commandant enregistré dans ses contacts.

Richard Costa lui avait dit d'attendre sur place, qu'ils arriveraient au plus vite. Trente minutes plus tard, la sonnerie d'appel de la porte de l'immeuble retentit. Il alla jusqu'au boîtier et appuya sur le bouton déclenchant la gâche sans demander qui c'était.

Tout le saint cirque débarqua chez lui sauf que ce n'était pas pour faire la fête. C'était Richard Costa, son collègue Jammet et un jeune procédurier déjà vu qui notait les réponses aux questions que formulait le commandant. Deux autres OPJ inspectaient les lieux. Ils indiquaient les points d'impacts dans les murs à deux gars de la PTS et fouinaient partout. Antony attrapa le portable de Kirsti et jeta un coup d'œil sur les contacts. Outre le sien et celui de ses parents, il n'y en avait que deux autres, un avec les initiales AK et l'autre avec les initiales OP. Tout autre contenu avait été effacé, appels entrants, sortants, envois et réceptions de messages. Ensuite, il chercha l'ordinateur de dix-sept pouces sur lequel elle travaillait souvent, mais moins que sur le PC fixe.

Les flics embarquèrent le tout en expliquant qu'ils devaient éplucher les disques durs afin de voir s'il était possible de trouver des éléments. Compte tenu du métier qu'exerçait la femme d'Antony, Richard Costa ne se fit guère d'illusions.

— Apparemment, il y a eu deux tirs. Nous avons retrouvé une balle

dans la cloison du couloir et l'autre doit être celle qui a traversée le crâne de... ta femme.

— Comme je l'ai dit, je ne sais pas ce qu'il s'est passé Richard, je n'ai entendu que l'explosion de la vitre avant de tomber en arrière. C'est l'Ange Noir qui a assassiné Kirsti. Juste avant que cela se passe, elle m'a dit qu'il en était capable. Elle l'a connu intimement et a longtemps vécu à son contact puisqu'ils étaient amants avant que je ne la connaisse. Il avait bien émis des menaces, mais c'était pour la tenir à sa merci. Il la faisait chanter en la menaçant de s'en prendre à ses parents en Finlande ainsi qu'à moi et aux enfants. Quand Caroline Le Baron a trouvé la source du dernier envoi, je suis venu ici. Il m'a envoyé un message disant qu'il avait programmé une action qui allait me toucher personnellement. J'étais loin de me douter que ce chercheur en aurait après nous de cette façon.

— Je comprends [...] Tu as tout fait noter Jammet ? Nous reprendrons le résumé dans nos bureaux.

— Bien sûr, il faut bien qu'il apprenne à me remplacer un jour ! Il a bien suivi votre conversation et les relevés effectués par la PTS. Dans pas longtemps, le bleu sera au point [...] Tu mettras ça au propre ce midi, Titi ! Bon, je n'ai plus rien à faire ici, moi.

— Allez-y, nous vous rejoindrons avec les autres [...] Comment ça va Antony ? Te sens-tu capable de venir au 36 ? Demanda le commandant avec toute l'empathie qu'il avait pour ce type, de là à le tutoyer.

— Je viendrais s'il le faut. Je me sens mal Richard, comme un type qui a perdu sa femme dans des circonstances dramatiques [...] Ça n'allait plus trop bien entre nous ces derniers temps mais je l'aimais toujours. J'allais lui acheter une maison dans le sud pour qu'elle y soit tranquille avec les enfants [...] Putain, les enfants !

— Ils sont où tes gosses ?

— Chez son amant. Je sais même pas où il crèche ce con. Il faut voir dans les contacts du téléphone.

— Ils l'ont pris avec les ordis. Je vais téléphoner à Jammet pour qu'il regarde s'il s'y trouve.

— Il y est, j'ai vu des initiales.

— Pardonne-moi Antony, je dois te poser une autre question.

— Que veux-tu savoir ?

— Tu n'as pas fait de conneries au moins ?

— Une connerie ? Quelle connerie j'aurais pu faire Richard ?

— Comme ta femme voulait divorcer, tu...

— Tu ne crois tout de même pas que j'aurais pu faire une mise en scène de ce genre bordel !

— Tu aurais très bien pu commanditer son meurtre mon gars, ça s'est déjà vu. Les homicides sur des femmes sont légion, on en recense de plus en plus depuis un certain temps.

— Tu plaisantes ?

— Non Antony. Je ne parle pas de moi, mais d'autres qui vont enquêter et qui sauront inévitablement qu'elle voulait divorcer. Ils vont arriver à cette éventuelle conclusion, j'en mets ma main au feu. Comme nous avons une relation de travail et une amitié naissante, je vais demander à être dessaisi de cette affaire. Par contre, Jammet n'est pas particulièrement tendre et, si ce n'est pas lui, celui auquel je pense l'est encore moins. Il va creuser jusqu'à ce qu'il soit sûr que tu n'y es pour rien [...] Il trouvera peut-être un message qui t'innocentera. Je l'appelle de suite [...] Ouais Jammet, c'est moi ! Regarde dans les contacts du téléphone si tu trouves le numéro d'un...

— Orlando, initiales OP.

— Initiales OP. Rappelle-moi de suite !

— Le nom je crois que c'est Peres, Orlando Peres. Oui, c'est ça. Elle m'a dit qu'ils étaient chez lui pour s'amuser avec les siens.

— Passe-moi ton téléphone ! J'appellerai, c'est préférable. En plus, je dois le saisir comme pièce. Je suis désolé Antony.

— Ne sois pas désolé, tu fais ton job. À ta place, je ferais la même chose. Console-toi en te disant que je n’y suis pour rien.

— Ah c’est Jammet ! [...] Oui, les initiales OP [...] Attends deux secondes... que je note merde ! [...] Ok. C’est fait, merci [...] Je l’appelle.

Costa composa le numéro de cet Orlando Peres.

— Oui, bonjour, je parle bien à monsieur Orlando Peres ? [...] Je suis le commandant Costa de la brigade criminelle. Je vous contact parce que les enfants de monsieur et madame Roll sont chez vous en ce moment, d’après ce que j’en sais [...] Il est arrivé un terrible accident à madame Roll [...] Malheureusement, elle est décédée monsieur. Je crois savoir que vous entreteniez une relation avec elle [...] Je comprends, mais il faudrait que vous rameniez les enfants chez eux de toute urgence [...] Ne leur dites rien s’il vous plaît, leur père s’en chargera [...] Le corps sera à l’institut médico-légal, vous pourrez le voir dès demain normalement, si on vous laisse le voir sachant que vous n’êtes pas de la famille [...] Eh bien, il faudra attendre l’enterrement monsieur [...] Je comprends, mais la loi privilégie la famille, comme vous devez le savoir [...] Oui, vous pourrez lui parler, cependant il sera interrogé en tant que témoin [...] Faites vite s’il vous plaît !

— Qu’est-ce qu’il voulait ?

— Les enfants sont chez lui. Il voudrait la voir. Il devait être très amoureux de ta femme pour réagir comme ça. Si tu veux passer un appel, c’est maintenant.

— Deux s’il te plaît.

— Pas un de plus alors ! Qui veux-tu joindre ?

— Pauline Mauduy que tu connais et Jordanne Juillard, sa secrétaire.

— Tu as de la chance de tomber sur moi. Allez, vas-y !

— [...] Oui Pauline, c’est moi. J’ai reçu une très grosse buche sur la tête. Quelqu’un a tiré sur ma femme et elle est morte [...] Chez moi, j’étais là pour lui montrer les photos d’une maison que j’allais acheter

[...] Il était prévu que j'y passe aussi puisque les policiers ont trouvé l'impact d'une deuxième balle dans une cloison, à l'arrière de ma position. Si je n'étais pas tombé, je serais sûrement mort à présent [...] Vers dix-sept heures trente [...] Oui, je demanderai au commandant Costa de te tenir informer de la suite. Il m'a dit que, compte tenu du contexte, il est obligé de m'emmener. Ils vont m'interroger en tant que témoin dans un premier temps [...] Oui, au 36 je suppose [...] À plus tard alors. Bisou ma chérie.

— Tu fais des bisous à Pauline Mauduy ?

— C'était ma maitresse. Garde ça pour toi, il ne faut pas qu'elle soit mêlée à ça. Je dis bien c'était, pas c'est. Elle passera plus tard au 36.

— Tu t'es sacrément compliqué la vie mon gars, et en plus tu allais travailler avec elle au ministère.

— Oui puisque j'ai la carte du ministère de l'intérieur.

— Tu as eu la carte quand ?

— Hier, c'est elle qui me l'a faite avoir avec l'accord du ministre.

— Hééé ! Mais ça change pas mal de chose ! Tu ne vas pas être considéré comme un témoin lambda Antony, tu fais partie du ministère au même titre que moi, à un niveau supérieur toutefois. Je vais demander à ce que cela soit transcrit dans le rapport. Tu la montreras quand tu seras auditionné.

— Je téléphone à la seconde personne si tu veux bien.

— Vas-y.

— [...] Oui Jordanne, c'est moi. J'ai une horrible nouvelle à t'annoncer ma chérie, ma femme a été assassinée [...] Ne me pose pas de question maintenant s'il te plaît [...] Non ! [...] Écoute-moi chérie. Je vais te demander de venir au 36 rue du Bastion pour t'occuper de mes enfants [...] Je sais ma princesse [...] Je te demande ce service parce qu'ils vont m'interroger comme témoin [...] J'étais avec elle, chez moi, et je lui montrais les photos d'une maison dans le sud pour qu'ils y habitent. Viens dès que tu peux, j'ai informé Pauline [...] Merci, à plus tard [...]

Oui mon amour, je t'embrasse, dit-il en regardant l'homme en face de lui.

— Je présume que cette Jordanne est ta maitresse ?

— Je vis chez elle depuis notre séparation. C'est vraiment sérieux entre nous. Ma femme avait découvert des messages et des photos en craquant mon code. C'est pour ça qu'elle voulait divorcer. Je t'expliquerais si ça t'intéresse, ma vie n'était pas simple depuis un moment. Jordanne est la secrétaire de ma patronne, dit-il face à l'air consterné qu'avait pris le commandant.

La sonnette de la porte de l'immeuble résonna dans l'appartement. Le commandant se leva et appuya sur le bouton qui actionnait la gâche. Il entrouvrit la porte afin que cet Orlando Peres n'ait pas à sonner ici.

L'ascenseur arriva à l'étage et les enfants se précipitèrent dans l'appartement pour voir leur père. Le type arriva derrière eux et Antony, après les avoir embrassé, leur demanda d'aller dans leur chambre. Ils se saluèrent et Costa le dirigea vers le salon. Quand Orlando Peres vit l'état de la pièce, il eut un rictus de dégoût en voyant le sang coagulé au sol. Rien n'était nettoyé et rangé, aussi l'atmosphère n'était-elle pas très différente de celle qu'elle était quand le crime fut commis.

Le commandant les invita à converser. Antony expliqua sans vraiment faire attention à lui ce qu'il s'était passé et que sa femme avait une espèce de triple vie puisqu'elle avait été forcée de coopérer avec un individu malfaisant qui vivait en Finlande. Elle le connaissait depuis très longtemps et avait avoué qu'ils avaient été amants et avaient encore eu une relation intime dernièrement. Les enfants vinrent s'asseoir sur les genoux de leur père. Ils ne se rendaient pas vraiment compte qu'ils ne reverraient jamais leur mère.

— Papa ? Qu'est-ce qu'elle a maman ?

— Elle a eu un grave accident et vous ne la verrez plus auprès de vous, mes tendres chéris [...] Jarno, tu es le plus grand des deux, aussi

vais-je te demander de t'occuper un peu d'Élisa [...] Votre maman est morte, dit-il enfin avec des trémolos dans la voix et des larmes aux yeux.

— C'est vrai Orlando ? Maman est morte ?

— Oui les enfants, votre maman ne reviendra pas, répondit le policier à sa place.

— Je vous aime mes chéris, il va falloir être courageux. Vous allez m'accompagner, nous devons aller avec le commandant Costa dans les bureaux de la police. Je dois expliquer ce qu'il s'est passé. J'étais avec elle quand c'est arrivé. Vous comprenez ? Quelqu'un que j'aime beaucoup va venir et vous emmènera chez elle en attendant que je vous rejoigne plus tard.

— Comment faites-vous pour avoir ce comportement après la mort de Kirsti ? Vous êtes un salaud ! Vous l'avez trompée à maintes reprises et vous parlez maintenant d'une autre comme si cela ne vous touchait pas plus que ça !

— Ce qui est fait est fait. J'aimais énormément Kirsti malgré mes frasques. C'est elle qui a voulu divorcer, pas moi. En plus, elle vous a pris comme amant pour se venger de moi, se venger du fait que je travaillais beaucoup aussi. J'ai été trop absent ces derniers temps et je vais m'occuper des enfants avec mon amie.

— Nous devons y aller Antony. Si tu veux prendre quelque chose, fais-le maintenant. Je suis désolé pour vous monsieur Peres, mais vous ne représentez rien d'autre qu'une connaissance.

— J'aimais Kirsti commandant, nous projections de vivre ensemble tout de même ! Je l'aimais, vous comprenez ?

— Elle n'a rien pu laisser à votre intention monsieur, ça s'est passé brutalement. J'étais avec elle, vous auriez très bien pu être ici à ma place.

— Je peux leur dire au revoir au moins ? Ou adieu d'après ce que vous me dites tous les deux. Je n'aurais été qu'un ami alors que je m'y

attachais comme pour les miens. Vous devez savoir que je n'ai les miens qu'une semaine sur deux.

— Oui. Kirsti m'avait parlé de vous bien avant déjà. Je croyais qu'elle cherchait une relation très éphémère. Je me suis trompé et je crois même qu'elle était amoureuse de vous. J'espère que vous trouverez votre bonheur par la suite, je suis désolé.

— Apparemment vous l'avez déjà trouvé vous !

— Quelque part, oui. Pour moi, monsieur Peres, ce n'était pas d'une mais de trois femmes dont j'étais follement amoureux. Je voulais vivre autre chose avec Kirsti. Je vous avoue que je n'ai pas particulièrement la conscience tranquille, cependant j'ai encore la chance d'en aimer deux et d'être aimé d'elles. Je voudrais vous dire aussi que j'aime mes enfants malgré tout ça et que je m'occuperai d'eux pour qu'ils soient le plus heureux possible. Adieu monsieur.

Avec l'assentiment d'Antony, Orlando Peres alla dans la chambre avec les enfants et dit qu'ils ne se verraient plus maintenant que leur mère était morte. Il leurs souhaita le meilleur. Jarno et Éliisa l'étreignirent en pleurant.

Puis, il les quitta, sortit de l'appartement sans dire un mot et se dirigea tristement vers son habitation. Soudain, il s'arrêta et fondit en larmes.

Cette femme qu'il avait aimée de tout son cœur allait lui manquer terriblement, les enfants aussi. Il s'arrêta plus loin pour vomir. La mort de Kirsti avait été brutale, si brutale apparemment qu'elle n'avait pas eu le temps de souffrir. Lui allait souffrir encore une fois et cela risquait de durer longtemps. Il marcha, marcha, puis s'arrêta au bord du quai. Il regarda les flots de la Seine qui s'écoulaient comme s'écoulait ce pan de vie qui lui avait fait retrouver une vision autre que par le biais de ses enfants avec l'idée de pouvoir former un nouveau couple.

2.

DRPJ, 36 rue du Bastion, Paris.

Antony était dans le bureau de Richard Costa avec le lieutenant Jammet. Un médecin se présenta suite à un appel afin d'examiner une personne ayant subi un léger traumatisme crânien suite à une chute. Il examina la plaie et vit que le cuir chevelu était entamé et pourvu d'une belle bosse. Il fit le nécessaire pour qu'il n'y ait plus de risque de saignement. Ensuite, il testa les réflexes et vérifia l'acuité visuelle du patient. Après un échange verbal avec Antony, il déclara que celui-ci n'avait pas subi un choc nécessitant une prise en charge plus lourde en milieu hospitalier. Toutefois, il recommanda à Antony de prendre un comprimé en cas de douleur intense. Une fois la prescription établie, le médecin quitta le lieu.

Pendant ce temps, le commandant téléphonait à son taulier pour expliquer la situation et qu'il ne pourrait mener l'interrogatoire d'Antony Roll pour la simple raison qu'il était trop proche de celui-ci pour avoir un regard objectif. Il fallait le dessaisir momentanément de cette enquête.

Le commissaire Mackab, nouvellement nommé à ce poste, accepta les arguments et dit qu'il nommerait le capitaine Servier pour conduire les interrogatoires.

Les enfants étaient dans une pièce en attendant que quelqu'un

vienne les chercher pour les emmener hors d'ici. Une jeune brigadière, après avoir fait connaissance avec eux, leur avait expliqué un peu le travail qu'on faisait entre ces murs. Elle essaya d'éveiller leur curiosité et de les occuper comme elle put, cependant rien n'y fit. Le plus grand maintenait son bras sur les épaules de sa sœur comme s'il voulait la protéger de quelque chose. La porte s'ouvrit sur un policier.

— Laurence, voilà madame Juillard. C'est l'amie de monsieur Roll. Il a dit qu'on pouvait lui confier les enfants.

— Très bien. Je vous laisse avec l'amie de votre père les enfants. Elle sait que votre maman n'est plus là pour s'occuper de vous. Je ne serai pas loin. Si vous avez besoin..., dit la policière en souriant avant de refermer la porte.

— Alors toi tu dois être Jarno, et toi Élisabeth.

— Oui madame.

— Votre papa m'a dit de prendre soin de vous en attendant qu'il nous rejoigne plus tard. Quand nous sortirons d'ici, nous irons chez moi.

— Pourquoi on ne peut pas revenir chez nous madame ?

— Appelez-moi Jordanne les enfants, votre papa vit avec moi maintenant.

— C'est avec vous qu'il est depuis qu'il a quitté la maison ?

— Oui.

— Tu es jolie. Pas aussi jolie que maman, mais jolie tout de même. Ses cheveux étaient blonds, les tiens sont rouges. Tu l'as connu notre maman ?

— Non. Votre papa est venu vivre avec moi quand votre maman lui a demandé de partir. Je ne vais pas parler de ça avec vous, c'est à votre père que vous devez poser des questions.

— Vous habitez où ? demanda le garçon.

— J'habite à Issy-les-Moulineaux.

— Tu habites en banlieue alors. Nous, on est dans le 13^e, c'est plus joli comme quartier.

— Oh mais c'est bien Issy, c'est une belle commune. Nous n'allons pas dans un quartier où il n'y a que des bâtiments en béton, comme en lointaine banlieue. C'est comme le 13^e, ne vous inquiétez pas. J'ai un bel appartement, vous verrez, et vous aurez une chambre pour vous. Par contre, vous devrez dormir dans le même lit.

— Nous sommes habitués à dormir dans la même chambre madame, pas dans le même lit. Vous comprenez, c'est une fille. Un garçon de mon âge ne dort pas avec une fille.

— C'est ta sœur, ce n'est pas comme si tu allais dormir avec une fille que tu ne connais pas.

— Bien sûr, mais j'ai un zizi moi. Les filles n'en ont pas elles.

— C'est vrai. Tu ne dis rien Éliisa ?

— Elle ne veut pas parler, elle a peur. Papa a dit que je prenne soin d'elle afin qu'il ne lui arrive rien.

— Tu veux venir sur mes genoux Éliisa ? Je vais vous raconter une belle histoire. À moins que tu ne veuilles venir aussi Jarno

Les deux enfants se levèrent et, avec son aide, s'assirent chacun d'un côté. Elle débuta l'histoire du petit chaperon rouge et du grand méchant loup. Ils la connaissaient et l'arrêtèrent avant qu'elle n'aille plus loin. Le garçon dit que lui, il en connaissait une d'histoire, une belle, une qui est pour les plus grands. Son papa lui avait donné le livre et ça s'appelait 'Le lièvre de Vatanen'.

— Voilà, c'est l'histoire d'un monsieur, un journaliste, qui sauve un jeune lièvre...

Dans un bureau non loin, l'interrogatoire mené depuis peu par le capitaine Servier se poursuivait et le rapport entre les deux hommes prenait une tournure peu empathique. La conversation était enregistrée.

— Vous êtes sûr de nous avoir tout dit, monsieur Roll ?

— Vous pouvez demander au directeur de la DCPJ, le général Dompierre, il vous dira ce que j'ai mis dans mon compte-rendu de mission afin d'alerter Europol. Je n'ai pas eu, contrairement à mon ex-femme, de relations autres avec ce type.

— C'est quoi ce message provenant d'une Alek que nous avons vu dans votre messagerie ?

— Je n'ai pas reçu de message d'elle, capitaine, ou alors je ne l'ai pas vu.

— Elle a écrit, je cite : Le commissaire est mort, bla-bla-bla, comme tu avais dit. La grossesse se passe bien. Je t'attends avec impatience, je t'aime [...] Qui est ce commissaire qui est mort comme vous l'auriez dit ? Et où ?

— En Finlande. Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Je pense qu'elle s'est mal exprimée dans son message.

— Vous vous foutez de ma gueule Roll ? Ce message est très explicite ! Même s'il est en Anglais, je comprends entre les mots que vous avez commis un assassinat sur un fonctionnaire de police !

— Je ne m'exprime pas toujours bien dans la langue de Shakespeare. Elle a dû confondre je vous dis !

— Vous continuez à nier l'évidence ? Ce commissaire l'aurait violée d'après ce qu'elle a marqué. Ce que je crois, c'est que vous lui avez dit qu'il paierait ce qu'il a fait d'une façon tout aussi horrible. Voilà ce que je crois Roll ! Il est peut-être le père du bébé aussi ?

— Non, c'est moi le géniteur ! Ce commissaire, son supérieur à la criminelle, l'a violée comme le pire des sadiques.

— Reconnaissez-vous avoir été informé de ce viol par cette femme ? Femme avec qui vous avez une liaison et qui est enceinte de vous à présent. Vous avez voulu la venger après qu'elle vous en ait informé, monsieur Roll. Vous avez commandité ce meurtre horrible. Nous nous sommes informés auprès de la police finlandaise. Il est mort avec son

sexe dans la bouche et une balle dans la tête, nageant dans une mare de sang, Roll. Vous feriez mieux d'avouer.

— Je n'avouerai rien du tout ! En plus, ça s'est passé en Finlande. Je ne vois pas en quoi il y aurait un rapport avec la mort de ma femme.

— Je vais vous le dire moi ! Vous avez fait tuer ce flic parce qu'il a violé votre maitresse, comme vous l'avez dit précédemment, mais ce n'est pas une certitude encore pour nous. Et comme vous lui aviez fait un enfant et que votre femme voulait divorcer, vous avez décidé d'employer l'aide de quelqu'un pour la supprimer.

— Franck ! Madame Mauduy-Maire est là, elle insiste pour voir Antony Roll. C'est la directrice...

— Je sais qui est madame Mauduy-Maire ! Va voir ce qu'elle veut et fais-la patienter ! Je suis en plein interrogatoire !

— Je vais vous dire quelque chose d'important qui doit m'innocenter capitaine Servier ! J'ai rencontré deux fois cet Aarne Kiimamaa, alias l'Ange Noir. Lors de la deuxième rencontre, je lui ai raconté ce que ce commissaire avait fait à ma maitresse et future mère de mon enfant. Il m'a dit qu'il donnerait une leçon à ce type, tout commissaire de la SuPo qu'il puisse être. Je ne pouvais pas savoir qu'il commettrait un crime de façon aussi horrible. Je vous invite à me croire capitaine parce que je ne changerai pas de version. Vous ne m'impressionnez pas avec vos grands airs et vos suppositions !

— Et tu ne lui aurais pas parlé de ta femme aussi, par hasard ? Qu'elle voulait divorcer pour se mettre avec un autre ? Il t'aurait alors proposé de faire le boulot ici par la même occasion, avec l'intermédiaire d'un de ses tueurs. Et tu aurais accepté moyennant le fait que tu ne dirais rien à la police de son pays ainsi que sur sa localisation. Ton cas est particulièrement tordu mon gars ! Tu es bon pour une longue peine de prison si le lien est prouvé !

— Je vous demande de ne pas employer le tutoiement capitaine, je suis adjoint au Secrétariat Général de la Défense et de la Sécurité. Vos

collègues ont vu ma carte [...] Dites-lui vous que je travaille depuis peu à la SGDSN en qualité d'adjoint de madame Mauduy-Maire !

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit, idiot ?!

— Tu n'as pas tout lu dans le rapport que je t'ai remis ?

— Tu fais chier, je passe pour un con maintenant ! Je vais en informer le taulier tout de suite ! S'exclama-t-il en passant la porte.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas fait savoir de vive voix ce que je faisais ?

— Je voulais voir jusqu'où il irait dans son interrogatoire quand j'ai vu qu'il avait survolé le rapport et qu'il se cantonnait dans un procès contre vous. Monsieur Roll, je pense que vous n'êtes pas blanc-blanc dans ces histoires de meurtres. Je pense aussi que nous ne pourrons rien prouver. Vous avez de la chance, beaucoup de chance. J'espère seulement que vous avez la conscience tranquille et que vous pourrez vivre avec ça.

— Je n'ai rien fait qui puisse attenter à la vie des gens, excepté à l'armée. Je m'en veux pour certaines choses, mais pas celles-là. J'en veux à ma femme qui est morte maintenant. Je lui en veux de ne pas m'avoir dit qu'elle travaillait pour cet individu dangereux. Je lui en veux de ne pas m'avoir dit qu'elle le connaissait depuis si longtemps. Elle m'a caché des éléments graves qui se sont retournés contre elle parce que ce type est fou. Cela a failli se retourner contre moi également. C'est un génie, mais aussi un malade. Je suis surpris que personne d'autre ne soit mort depuis hier. Il m'a dit qu'il allait prendre des mesures exemplaires compte tenu du fait que personne ne tenait en sa faveur, que ce soit les politiciens de tous bords, les gouvernants et les industriels.

— Je comprends ce que vous dites Roll, cependant vous ne m'ôterez pas de la tête que vous avez une part de culpabilité.

— Je suis coupable de ne pas avoir été un mari attentionné et fidèle qui rentre à la maison en posant ses pieds sous la table et en affection-

nant sa famille jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Je suis coupable d'avoir cédé aux avances de femmes qui au premier abord ne m'étaient pas destinées, mais pour le reste ma conscience est tranquille. J'effectue une mission pour le ministère afin de retrouver ce meurtrier et le neutraliser, si possible.

— Maintenant ça suffit lieutenant ! Soit vous inculpez mon client, soit vous le relâchez immédiatement ! Explosa Pauline Mauduy en entrant furibonde dans le bureau.

— Bonsoir madame Mauduy, je discutais tranquillement avec monsieur Roll.

— Laissez-le partir, il n'est pour rien dans cet assassinat !

— Il peut partir avec ses enfants et sa compagne, ils sont à côté. Au revoir monsieur Roll. On se reverra de toute façon, le commandant Costa y tient.

— Vous saluerez Richard de ma part lieutenant. Au revoir [...] Tu attendais depuis longtemps ?

— Ça fait une demi-heure que l'on m'interdit de te voir. J'aurais pu exiger d'être présente lors de l'interrogatoire mais, comme tu n'as pas fait appel à un avocat, j'ai dû attendre patiemment jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

— Comment aurais-tu pu assister à l'interrogatoire ? Demanda-t-il en franchissant la porte.

— J'ai commencé comme avocate. Je ne pratique plus depuis que j'ai intégré le ministère de l'intérieur, mais j'aurais fait une exception pour toi mon chéri, quitte à me faire remonter les bretelles par le ministre [...] Au fait, j'ai vu Antoine à Bercy. Tu as fait le bon choix, il est intelligent et sait bien se servir de son zob.

— Je suis heureux de te l'entendre dire, ha, ha, ha, ha ! Exulta-t-il en sachant que son rire sonnait faux.

Le décès tragique et l'interrogatoire lui avaient un peu usé les nerfs. Néanmoins, il ne le montra pas trop devant les femmes et les enfants.